

Entre ciel et terre

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 28

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204360>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haassenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Entre ciel et terre.

NOTRE petit chemin de fer du Signal est de plus en plus apprécié. Bien dommage seulement qu'il soit allé se nicher au diable vert, tout au fin fond du Vallon, sur une place qui est aujourd'hui d'une désolante aridité. Quand donc notre édilité se décidera-t-elle à aménager un peu ce vestibule de l'idyllique vallon de Montmeillan et à épargner à l'œil, encore ébloui par les splendeurs du Signal, un contraste des plus pénibles. Où sont les beaux ombrages d'antan ; où donc est la petite source « ferrugineuse », où, collégiens, nous allions nous désaltérer, entre deux leçons, parce qu'on nous disait que « c'était bon pour la santé » ?

Eh mais, il est certain qu'elle avait quelques vertus, notre petite source lausannoise. Pourquoi donc ne la ramène-t-on pas à l'endroit où, jadis, elle sourdait. C'était, vous vous en souvenez, à l'extrémité d'une allée de hauts maronniers, que bordait le cours paisible du Flon, au fond d'un puits en maçonnerie, abrité par une rustique toiture et sombre comme une cave.

En ce lieu, au temps où Lausanne était le rendez-vous de la société brillante de l'Europe, l'Académie des Eaux tenait ses séances, sous la présidence de la gracieuse Suzanne Curchod, fille du pasteur de Crassier. Elle épousa ensuite le Genevois Necker, ministre des finances de Louis XVI ; leur fille fut Madame de Staël.

Pourquoi donc, en souvenir de cette brillante époque et pour rendre hommage aux vertus modestes mais incontestables de notre petite source, n'édifierait-on pas, au centre de la place du Vallon, une élégante fontaine entourée d'arbres, de plates-bandes fleuries et de bancs. Au seuil même de notre belle forêt de Sauvabelin, à la station du funiculaire du Signal, que prennent, on peut le dire, tous les étrangers qui passent à Lausanne — lequel, en effet, quitte notre ville sans être monté à notre belvédère de Sauvabelin, indiqué par tous les guides comme l'un des plus beaux points de vue — n'êtes-vous pas d'avis qu'on ne peut maintenir l'état de chose déplaisant qui existe aujourd'hui ?

Allons, les citoyens riches et généreux — ce n'est pas incompatible — ; allons, les sociétés de développement ; allons, l'édilité même, un bon mouvement !

*

Mais, assez sur ce point. Ce que nous voulions tout d'abord, c'est vous conter une plaisante histoire.

Une famille étrangère, des Français, à en juger à l'accent, montait au Signal avec le funiculaire. C'était la première fois, sans doute, que ces bons voyageurs venaient en Suisse et peut-être même quittaient leurs pénates. Ils avaient, sur notre pays, des idées qu'ont encore beaucoup de leurs compatriotes, ignorants de ce qui existe et se passe en dehors de France.

La rampe du chemin de fer, qui n'a certes

rien d'excessif pour notre temps, leur était déjà objet de grand étonnement.

— Vois donc, père, disait la dame, s'adressant à son mari, comme ça monte ! On n'aperçoit déjà presque plus le fond de la vallée.

— En effet, c'est vertigineux.

— M'man, m'man, regarde dans ces murailles : des plantes !

— Mais, mon enfant, ce sont des saxifrages, des plantes de montagne ; vois comme elles sont délicates.

On atteint l'entrée du tunnel. Dans cette gaine étroite et sombre, la ligne semble plus rapide encore.

La dame se retourne brusquement et, se cachant le visage dans les mains :

— C'est horrible ! Quelle inclinaison ! J'en ai mal au cœur !

— Mais, m'man, ne regarde donc pas, ça te donnera le vertige.

— Rassure-toi, mon amie, ajoute le père, nous voici tout de suite au sommet de la montagne.

— Sais-tu, p'pa, que ce petit tunnel est déjà passablement long.

— Est-ce que nous redescendrons avec ce chemin de fer, demande madame, inquiète ?

— Non, je ne pense pas. Nous essaierons de redescendre à pied pour jouir du point de vue. Mais il nous faudra p'têtre bien deux heures. Enfin, nous verrons.

Nous étions arrivés. Nous quittons cette « joyeuse » famille. Espérons qu'il ne lui sera rien survenu de fâcheux au milieu des séracs, des crevasses et des précipices du Sauvabelin-horn et qu'elle ne gardera pas un souvenir trop terrifiant de sa course.

A la chambrée.

SONNET MILITAIRE

C'est un dimanche soir dans la chambre B 13.

On hurle à plein gosier : « Quand nous allons

[tous deux... »

Mais Bovay, pour montrer qu'il est seul amoureux, Soupire à la fenêtre une chanson amoureuse.

Coquoz ne chante pas : il regrette Savièze

Et le mazot tout brun sous le ciel glorieux.

Le caporal gravit son lit d'un air bargeux,

En fredonnant : « Charret', que je suis à mon aise... ! »

Un zélé, dans l'espoir d'être plus tard « pointé »,

Fourbit son yatagan et *poutze* avec fierté. —

Mais voilà qu'un signal dans le préau résonne...

Et le silence vient dans nos appartements.

On n'entend dans la nuit qu'un long chant monotone :

C'est le chœur solennel de quinze ronflements.

La Pontaise, 1906.

GEORGES RIGASSI.

Gertrude à la Becca d'Audon.

MONSIEUR Jean Hoinville, à Lausanne, vient de publier en allemand une piquante nouvelle* dont l'héroïne est Gertrude d'Avry, la toute jeune femme d'un savant lausannois, beaucoup plus âgé qu'elle, et qui la

* *Die Schneewitwe*, Roman von JEAN HOINVILLE. — Verlag Neukomm und Zimmermann, Bern.

néglige pour l'amour de la géologie. Les méchantes langues prétendent que Gertrude se console avec un médecin de Paris. Le fait est qu'elle ne paraît pas consternée outre mesure quand, à Wimmis, où elle passe l'été, elle apprend qu'un grave accident a dû arriver, à la Becca d'Audon, à son mari et à cinq étudiants qui l'accompagnaient. C'est le pasteur de l'endroit qui, avec toute sorte de ménagements, lui apporte la fatale nouvelle. Un accident à un alpiniste aussi éprouvé que M. d'Avry ! Gertrude se refuse à y croire. Cependant, pour en avoir le cœur net, elle ira aux renseignements sur les lieux mêmes et, aux yeux ébahis du bon ecclésiastique, la voilà qui enfourche sa bicyclette et qui pédale dans la direction du Châtelet. Ce qui lui arriva là, c'est ce qu'on verra par le récit suivant, que M. Jean Hoinville a bien voulu nous autoriser à traduire pour les lecteurs du *Conteur*.

I

Au Châtelet, Gertrude, sans se nommer, apprit de la bouche de l'hôtelier de l'*Ours* que les choses étaient au pis, et l'aspect de cet homme aux traits rudes et aux clairs regards disait bien qu'il n'y avait pas à se tromper sur le sort des « six messieurs du canton de Vaud ».

— Ils auraient pu, à la rigueur, donner encore signe de vie ce matin si la chance avait voulu leur faire rencontrer un abri quelconque avant la tempête, un chalet à mi-chemin de la Becca d'Audon ; mais les montagnards des Ormonts et du Châtelet ont fouillé en vain tous les refuges sur les deux versants de l'alpe. Je crois donc, madame, que l'espoir de retrouver vivants les disparus est bien mince.

Gertrude ne se laissa pas démonter.

— Billevesées que tout cela ! s'écria-t-elle. Comment, vous, un homme de sens rassis, pouvez-vous y ajouter foi ? Rien ne sert de voir les choses en noir, d'embler. On ne meurt pas si vite que vous croyez, je puis vous l'affirmer... Et puis, dites-vous bien que nous avons affaire à des ascensionnistes éprouvés, à des membres du Club alpin, qui ont surmonté des difficultés autrement plus grandes que celles que peut offrir votre Becca d'Audon.

Le ton de la petite dame déplut à l'hôtelier.

— Ta, ta, ta ! Eprouvés ou non, des touristes ne peuvent rien contre un temps comme il faisait ces jours-ci. Ce ne serait d'ailleurs pas les premiers membres du Club alpin à qui une imprudence coûterait la vie. Pour avoir échappé au danger, il faudrait qu'ils eussent pu se blottir à temps sous quelque rocher ; mais, cette chance-là, je ne vois pas comment ils l'auraient eue.

— Et pourquoi pas ? N'est-il pas admissible que la prudence la plus élémentaire les aura engagés à se mettre en lieu sûr avant la bourrasque ? Je ne vois vraiment pas ce qui les en aurait retenus.

— Moi, je le pressens.

— Et quel serait cet empêchement ?

— Voyez-vous, reprit l'hôtelier, ces messieurs sont montés trop à gauche, du côté du glacier,